

# Bloy journaliste

## Chroniques et pamphlets

choisis et présentés par Pierre Glaudes

“!



L'Assiette au Beurre

Les bouajques

Vers le ciel on l'aimeur s'élève,  
Gouverne il vote, comme il fend l'air!...  
— Mais se qui passe encore plus vite.  
C'est un éclair.

... Mais se qui passe encore plus vite,  
C'est un éclair.



# Bloy journaliste

## Chroniques et pamphlets

choisis et présentés par Pierre Glaudes

«Je ne suis ni journaliste, ni écrivain, ni pamphlétaire, [...] ni quoi que ce soit enfin, sinon le *catholique* Léon Bloy» : cette étonnante façon de se présenter souligne la singularité d'un romancier qui a pris pied par effraction sur la scène littéraire et médiatique. Dans les quelque 250 articles qu'il a laissés, cet émule de Barbey d'Aurevilly pourfend les ennemis de sa foi et les mœurs d'une époque laïque qui le traite en paria. Sa plume acérée met à bas tous les grands : il ridiculise le naturalisme de Zola et la pensée historique de Renan ; il s'attaque à Barrès aussi bien qu'à Daudet. Ses pamphlets ironisent sur la démocratie, dénoncent le colonialisme, conspuent la modernité.

La truculence de Bloy et sa clairvoyance implacable ont attiré les directeurs de journaux, qui pourtant s'y sont souvent brûlés. Car s'il fut rédacteur au *Chat noir*, au *Gil Blas* ou encore au *Mercure de France*, il méprisait la presse avec fureur. C'est ce rapport paradoxal à la prose journalistique que la présente anthologie explore, retraçant la quête d'un écrivain qui affronta l'anecdotique pour y percer à jour les signes de l'Absolu divin.

En couverture :  
Illustration  
de Virginie Berthemet  
© Flammarion



Flammarion

# BLOY JOURNALISTE

Chroniques et pamphlets

*Choix de textes, présentation, notes,  
chronologie, bibliographie et index  
de*

Pierre GLAUDES

GF Flammarion

*Dans la même collection*

BALZAC JOURNALISTE.

BARBEY D'AUREVILLY JOURNALISTE.

BAUDELAIRE JOURNALISTE.

GAUTIER JOURNALISTE.

HUGO JOURNALISTE.

ZOLA JOURNALISTE.

## PRÉSENTATION

Je serais situé dans ce tourbillon de ténèbres et de lumière qu'on nomme la Parole de Dieu, j'habiterais la foudre !

*Le Pèlerin de l'Absolu*, 24 octobre 1912<sup>1</sup>.

« Je ne suis ni journaliste, ni écrivain, ni pamphlétaire, [...] ni quoi que ce soit enfin, sinon le *catholique* Léon Bloy [...] »<sup>2</sup>. Étonnante façon de se présenter de la part d'un homme qui, au regard de la postérité, demeure l'un des écrivains et des journalistes les plus singuliers de son temps. Connu pour la violence inouïe de ses vitupérations, il va pourtant à l'essentiel et met en évidence l'originalité, mais aussi le caractère paradoxal de son rapport à la littérature et à la presse<sup>3</sup>. Bloy est original parce qu'il ne suit pas la tendance qui a prévalu parmi les écrivains-journalistes tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. Rares sont ceux qui, comme Paul Alexis, célèbrent « l'utilité contemporaine du journalisme », considérant que l'« hebdomadaire ou quotidienne gymnastique » à laquelle celui-ci les contraint les rend plus agiles et « décupl[e] [leurs] forces<sup>4</sup> ». La plupart voient au contraire dans le journalisme une activité vénale et une

---

**1.** *Journal* II, p. 301. **2.** *Le Mendiant ingrat*, lettre du 3 octobre 1893 à Paul Adam ; *Journal* I, p. 67. **3.** Sur cette question, voir M.-F. Melmoux-Montaubin, *L'Écrivain-journaliste au XIX<sup>e</sup> siècle : un mutant des Lettres*, Saint-Étienne, Éditions des Cahiers intempestifs, « Lieux littéraires », 2003. **4.** Alexis, « Guy de Maupassant », *Le Réveil*, 28 mai 1882, « Chronique », p. 1-2.

servitude économique qui compromet leur talent. Écrire pour des médias assujettis à l'actualité, déplorent-ils, les cantonne dans l'éphémère et l'anecdotique ; la rapidité qu'imposent les circonstances immédiates les condamne à l'improvisation, au brassage des poncifs, au vain brio masquant les facilités qu'ils s'autorisent ; elle les prive de leur indépendance en faisant peser sur eux les consignes plus ou moins tyranniques, voire la censure des publicistes soucieux de ménager l'opinion.

Pour la majorité des écrivains-journalistes, les articles qu'ils publient dans la presse ne sauraient donc avoir la dignité de l'œuvre littéraire et, plus largement, des plus hautes productions de l'esprit. Bloy refuse précisément cette hiérarchisation qui sauve la littérature des compromissions du journalisme. À ses yeux, « tout homme qui écrit pour ne rien dire est [...] un prostitué et un misérable<sup>1</sup> » : qu'il soit écrivain ou journaliste importe peu. Or, sous sa plume, *écrire pour ne rien dire* ne se comprend qu'à la lumière de la foi qu'il professe : se définissant comme « un catholique véhément, indépendant », « un catholique *absolu*, croyant tout ce que l'Église enseigne<sup>2</sup> », il mesure toute chose à l'aune de ce catholicisme intégral, qui est pour lui le critérium infaillible du juste, du beau, du vrai. Ainsi, tout ce qui est sans rapport avec Dieu, que ce rapport soit manifeste ou prenne la forme plus subtile d'un déguisement poétique ou fictionnel, est voué au néant.

Fruit de l'imagination humaine, la littérature, dans cette perspective, ne saurait être un but en soi, une noble activité se suffisant à elle-même, qu'on pourrait sacraliser ou essentialiser en l'opposant aux impuretés et aux contingences du journalisme mercenaire. Elle est elle-même inféodée, comme toute production langagière, à une Vérité, à une Parole qui la dépassent et dont elle tire

1. « Le Bon Conseil », *Belluaires et Porchers* ; Œ II, p. 170. 2. *Ibid.*, p. 171.

sa seule dignité, si elle consent à s'en faire l'interprète. Radicalisant ce principe, dont il accepte, dit-il, « toutes les conséquences possibles<sup>1</sup> », Bloy s'adresse aussi bien aux écrivains qu'aux journalistes quand il écrit en marge d'un dessin de Willette, dans l'album du *Chat noir* : « Quand vous ne parlez pas à Dieu ou pour Dieu, c'est au diable que vous parlez, et il vous écoute dans un formidable silence<sup>2</sup>. »

De là un certain nombre de déclarations à l'emporte-pièce qui martèlent ce credo : pour Bloy, il n'est pas de parole qui vaille si elle n'est pas la réfraction du Verbe divin. Ce sont tantôt les journalistes qui font les frais de ses sarcasmes, lorsqu'il dénonce « leur lâcheté et leur bêtise », qui révoltent en lui « le sens catholique »<sup>3</sup> (« Il est remarquable qu'à une époque où l'information méticuleuse est devenue la Sorcière du monde, il ne se rencontre pas un individu pour donner aux hommes des nouvelles de leur Créateur<sup>4</sup> »), tantôt les littérateurs auxquels il reproche, au nom des valeurs évangéliques, d'avoir manqué à la mission qu'exigeait leur don d'expression, reçu d'une puissance transcendante : « Qui donc parlera pour les muets, pour les opprimés et les faibles, si ceux-là se taisent, qui furent investis de la Parole ? L'écrivain qui n'a pas en vue la Justice, est un détrousseur de pauvres aussi cruel que le mauvais riche. Ils dilapident l'un et l'autre leur dépôt et sont comptables, au même titre, des désertions de l'espérance<sup>5</sup>. »

Conçus de la sorte, le journalisme et la littérature ne sont pas les faire-valoir de quelques individus d'exception libres d'exercer ces activités comme bon leur semble ; ce sont des *fonctions*, au sens où l'entendait Joseph de Maistre : des charges accomplies en vertu d'un mandat

---

**1.** *Ibid.* **2.** J. Bollery, *Léon Bloy*, Albin Michel, 1947-1954, t. II ; illustration intercalée entre les p. 33 et 34. **3.** « Le Bon Conseil », *Belluaires et Porchers* ; *Œ* II, p. 171. **4.** *Le Fils de Louis XVI*, chap. III ; *Œ* V, p. 98. **5.** *Le Désespéré*, éd. P. Glaudes, GF-Flammarion, 2010, p. 292.

divin, et auxquelles, « selon une loi éternelle du monde moral », est attaché « un devoir »<sup>1</sup>. Se disant ainsi « missionné pour le Témoignage<sup>2</sup> », Bloy n'accepte d'être un écrivain-journaliste que dans la mesure où ces deux métiers sont à la fois soumis à une vocation supérieure et dépassés par elle. Cette vocation le conduit à devenir une sorte d'évangéliste moderne, chargé de faire retentir la Bonne Nouvelle dans une société de plus en plus indifférente aux promesses du christianisme. Elle implique de sa part un engagement complet, dans lequel sa vie autant que son œuvre attesteront la force de la Vérité dont il se veut le propagateur.

D'où ses réticences à se dire écrivain et *a fortiori* journaliste, en un temps où il estime que la littérature et la presse dans leur ensemble ont irréparablement dégradé ces fonctions. Se désignant volontiers comme un « Pèlerin du Saint-Tombeau<sup>3</sup> », il prend soin de bien faire comprendre à ses proches la singularité de sa position : « Persuadez-vous que *l'écrivain* n'est que l'accident de ma substance, que j'ai quelque chose de plus<sup>4</sup> », écrit-il à Alcide Guérin, le 26 juin 1893. Son double fictionnel Marchenoir, que le narrateur de *La Femme pauvre* présente comme un « étrange prophète<sup>5</sup> », n'accepte qu'à regret ses prédispositions littéraires, où il affecte de ne voir qu'un pis-aller. Il ne peut s'y résoudre qu'à condition d'arracher son art à sa destination la plus fréquente, les écrivains – et plus encore les journalistes, cette « populace de la plume<sup>6</sup> » – ayant tendance à mésuser de leurs facultés pour satisfaire des intérêts à hauteur d'homme et

---

**1.** J. de Maistre, *Considérations sur la France*, chap. II ; *Œuvres*, éd. P. Glaudes, Robert Laffont, « Bouquins », 2007, p. 211. **2.** *Mon journal*, préambule daté du 28 août 1903 ; *Journal I*, p. 179. **3.** *La Femme pauvre*, chap. XXXIII ; *Œ VII*, p. 161. **4.** *Le Mendiant ingrat*, lettre du 26 juin 1893 à Alcide Guérin ; *Journal I*, p. 61. **5.** *La Femme pauvre*, chap. XXXIII ; *Œ VII*, p. 162. **6.** *Le Désespéré*, éd. citée, p. 307.



chercher le reflet de leur propre grandeur dans le miroir de leur création : « Alors, que voulez-vous que je vous dise ? Si l'Art est dans mon bagage, tant pis pour moi ! Il ne me reste que l'expédient de mettre au service de la Vérité *ce qui m'a été donné par le MENSONGE*. Ressource précaire et dangereuse, car le propre de l'Art, c'est de façonner des Dieux <sup>1</sup> ! »

Si sincère que soit la foi qui la motive, cette réticence de Bloy à s'avouer écrivain ou journaliste est paradoxale lorsqu'on considère non seulement l'ampleur de l'œuvre littéraire qu'il a léguée à la postérité, mais aussi le nombre d'articles en tout genre qu'il a publiés en cinquante ans dans des journaux ou des revues <sup>2</sup>. Est-il si aisé de se déprendre des faux prestiges de la littérature et de la presse, tout en entretenant avec elles un commerce aussi durable ? Au soir de sa vie, longtemps après avoir joué au « Trappiste raté <sup>3</sup> » parmi les rédacteurs du *Chat noir*, Bloy reconnaît avec lucidité qu'il n'a peut-être pas parfaitement réussi sinon à se détacher de ces puissances trompeuses, du moins à tenir la position de surplomb qu'il prétendait occuper dans l'espace médiatique et littéraire, en obéissant à une instance suréminente : « Je n'ai pas fait ce que Dieu voulait de moi, c'est certain. J'ai rêvé au contraire *ce que je voulais de Dieu* et me voici, à 68 ans, n'ayant dans les mains que du papier <sup>4</sup> ! »

Un tel aveu suggère qu'au moment de jeter un regard rétrospectif sur son existence et de se livrer à un examen de conscience, Bloy sent bien qu'il n'a cessé de jouer sur

---

**1.** *La Femme pauvre*, chap. xxxiii ; Œ VII, p. 161-162. **2.** Michèle Fontana en a fait le compte : « deux cent cinquante-trois critiques littéraires surtout, quelques chroniques, une soixantaine de contes, une vingtaine de reprises d'articles ou d'extraits de ses ouvrages » (« Léon Bloy », *La Civilisation du journal*, D. Kalifa, Ph. Régnier, M.-È. Thérenty et A. Vaillant (dirs), Nouveau Monde éditions, 2011, p. 1251). **3.** J. Bollery, *Léon Bloy*, *op. cit.*, t. II, illustration intercalée entre les p. 33 et 34. **4.** *Au seuil de l'Apocalypse*, lettre du 4 janvier 1915 à Jean de La Laurencie ; *Journal II*, p. 449.

un paradoxe. Car le choix de se tenir à distance de la République des lettres, dans la marginalité et la dissidence, par fidélité à Dieu, en se réclamant exclusivement de cette autorité transcendante, relève encore d'une attitude littéraire. En se créant un personnage de catholique intransigeant, d'écrivain-journaliste « sceptique en littérature » et à qui « le journalisme, tel qu'on le conçoit ordinairement, [n'est] pas possible »<sup>1</sup>, Bloy a acquis une identité propre et est ainsi parvenu, fût-ce au prix de la polémique et du scandale, à un certain degré de notoriété.

Mais à bien y réfléchir, cette sécession a-t-elle résulté *stricto sensu* d'un véritable choix de la part de l'intéressé ? En refusant les codes et les usages de ses pairs au nom de ses convictions religieuses, Bloy s'est surtout introduit par effraction sur la scène médiatique et littéraire : parce qu'il se présentait comme un phénomène n'ayant cure des conventions de son milieu, il a pu revendiquer avec panache sa non-appartenance à des institutions culturelles au sein desquelles il lui était en réalité impossible de s'intégrer de manière satisfaisante ; de sa prétendue extériorité, il a ainsi fait la condition d'une appréhension critique de ces institutions, lui permettant de jeter sur elles un regard d'une clairvoyance implacable. C'est par ce coup de force, et non sans habileté, qu'il a retourné en *exotopie volontaire* l'ostracisme qu'à tort ou à raison il sentait injustement peser sur lui depuis ses débuts<sup>2</sup>.

### *Un demi-siècle de dissidence*

Dès ses 18 ans, et bien que son père lui ait trouvé à Paris un emploi de commis-architecte qui doit être le premier jalon de sa vie professionnelle, Bloy rêve de devenir

---

**1.** *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, dédicace à Rodolphe Salis ; Œ II, p. 16. **2.** Voir P. Durand, « L'effraction critique. La littérature selon Bloy », *Léon Bloy, Cahier de l'Herne*, n° 55, M. Arveiller et P. Glaudes (dirs), Éditions de l'Herne, 1988, p. 301-313.

journaliste. Datée du 11 novembre 1866, la dernière page du journal qu'il tient déjà à cette époque en témoigne. Il s'y reproche d'avoir abusé un collègue de bureau par un « affreux mensonge » : ayant envie de parler, il lui a annoncé « d'une façon absolue » qu'il était « sur le point d'entrer à la rédaction du *Figaro* », et s'est vanté du « crédit énorme »<sup>1</sup> qu'il ne manquerait pas d'avoir bientôt dans ce journal. Cette fable est d'autant plus révélatrice qu'elle s'est imposée à son esprit sans qu'il ait eu le temps d'y penser, avec la spontanéité d'un désir secret qui parvient soudain à s'exprimer.

Comme le confirmera plus tard *Le Désespéré*, où il transpose dans la fiction les souvenirs de cette époque, le jeune homme, loin d'entrer dans les plans de son père, n'a alors qu'une idée en tête : suivre sa « pente littéraire »<sup>2</sup>, conquérir la gloire grâce à sa plume et, pour y parvenir, chercher dans les journaux un moyen d'agir sur un large public. À la fin des années 1860, lorsque le jeune Bloy conçoit ce dessein ambitieux, les concessions de Napoléon III à l'opposition libérale favorisent l'apparition d'une presse qui veut en découdre avec le Second Empire. Si *La Lanterne* de Rochefort se distingue dans la satire du régime, le néophyte, qui plus tard parlera de lui, dans ces années, comme d'un « communard d'avant la Commune »<sup>3</sup>, se tourne d'abord vers *La Rue*, que Vallès vient de lancer : en 1867, il tente vraisemblablement, mais en vain, d'y publier un article sur la Compagnie d'Orléans<sup>4</sup>.

Cependant, en décembre de la même année, la rencontre inattendue avec Barbey d'Aurevilly dans la rue Rousselet où ils habitent tous deux modifie profondément le cours de son existence. Sous l'influence du vieil

---

**1.** Cité par J. Bollery, *Léon Bloy, op. cit.*, t. I, p. 82. **2.** *Le Désespéré*, éd. citée, p. 64. **3.** Lettre du 23 septembre 1880 à Arthur de Gobineau ; citée par J. Bollery, *Léon Bloy, op. cit.*, t. I, p. 447. **4.** Voir M. Arveiller, « 1867-1868 : la révolte de Léon Bloy », *Cahiers Léon Bloy*, n° 1, nouvelle série, 1989-1990, Nizet, 1991, p. 224-458.

écrivain dont il devient le secrétaire bénévole, Bloy se convertit. S'opère alors en lui une profonde métamorphose idéologique. La lecture des « bons livres » – ceux de Maistre, de Bonald, de Donoso Cortés –, mais aussi la rencontre d'héritiers de la pensée contre-révolutionnaire tels que Blanc de Saint-Bonnet, avec qui il entretient bientôt une correspondance, font de cet ancien blanquiste un catholique traditionaliste aussi ardent dans la défense de la foi qu'il l'était naguère dans la révolte contre la société.

Ayant compris que Bloy a accumulé depuis son adolescence « des forces à faire le plus formidable des journalistes<sup>1</sup> », Barbey l'encourage alors à chercher une position dans la presse. Après plusieurs tentatives infructueuses et grâce à l'intercession de Blanc de Saint-Bonnet, le débutant parvient à entrer en 1874 à *L'Univers*, où Vuillot lui fait bon accueil. Ébloui par la bienveillance de ce puissant publiciste, qui lui semble avoir « décrété [sa] fortune », Bloy tout à son bonheur se croit un temps destiné à devenir « le feuilletoniste rutilant de la catholicité »<sup>2</sup>. Mais il lui faut rapidement déchanter. Le 22 juin, il écrit à son père pour se plaindre de n'avoir « pas trouvé à *L'Univers* les avantages [qu'il] espérai[t] » : « ma position y est fort précaire. On me trouve un peu trop d'indépendance d'esprit et pas assez de souplesse »<sup>3</sup>.

Remercié par Vuillot après la publication de son cinquième article, Bloy, même s'il parvient, entre 1874 et 1880, à placer sa prose dans diverses feuilles catholiques conservatrices – *La Restauration*, le *Journal des villes et des campagnes*, *Le Foyer...* –, perd peu à peu toute confiance dans la presse cléricale. Sachant « mieux

1. Barbey d'Aurevilly, préface du *Révéléateur du Globe* ; Œ I, p. 24.

2. Lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1883 à Mme Hayem ; citée par J. Bollery, *Léon Bloy, op. cit.*, t. II, p. 63. 3. Lettre du 22 juin 1874 à son père ; citée par J. Bollery, *ibid.*, t. I, p. 188.

que personne quelle machine de guerre [il] pouvai[t] être<sup>1</sup> », ses dirigeants, dira-t-il plus tard avec amertume, ont préféré se passer de lui, à l'image des pères augustins de l'Assomption, qui lui ont eux aussi rapidement fermé les portes de *La Croix* et du *Pèlerin*<sup>2</sup>.

Il est vrai que, sous prétexte de ranimer la foi en agonie, il a, pendant cette période, adopté l'attitude farouche d'un doctrinaire catholique qui ne concède rien sur ses principes, tout en menant la vie précaire et erratique d'un pauvre hère. Même Barbey, dont il reprend volontiers les sujets et dont il partage les goûts comme les inimitiés, s'inquiète de cette gravité dogmatique intempestive, qui ne convient guère pour s'adresser aux lecteurs des journaux. Le « Connétable des lettres », dont Bloy a fait son modèle tout en tentant de le dépasser par une surenchère de zèle religieux, ne se reconnaît pas dans l'image outrée que son disciple lui renvoie de lui-même. « Vous êtes sérieux, trop sérieux », lui écrit-il le 4 juillet 1874 : « votre dernier article est bon, – mais la phrase y est trop monotónément carrée et, quoique *l'expression y soit*, c'est plus ton de *mandement* que ton de *journal*. Vous êtes trop un *écrivain ecclésiastique* »<sup>3</sup>.

En dépit de ces conseils, l'intransigeance religieuse de Bloy, loin de s'adoucir à mesure que s'accumulent les déceptions et les échecs, tend au contraire à accroître le dissentiment qui l'oppose au parti catholique et à sa presse. Faute d'être reconnu par sa famille de pensée, il en décrète l'indignité abyssale et adopte avec détermination la position du solitaire effrayant d'anachronisme

---

**1.** *Mon journal*, préambule daté du 28 août 1903 ; *Journal* I, p. 178-179. **2.** Bloy n'aura publié que deux articles dans *Le Pèlerin*, l'un sur la disparition de l'abbé Tardif de Moidrey (n° 145, 11 octobre 1879, p. 654-655), l'autre sur le pèlerinage de La Salette (n° 194, 18 septembre 1880, p. 1434-1440). **3.** Barbey d'Aureville, *Correspondance générale*, éd. J. Petit, Ph. Berthier et A. Hirschi, Annales littéraires de l'université de Besançon, Les Belles Lettres, 1980-1989, t. VII, p. 201.

qu'il va camper durablement<sup>1</sup>. Le 23 octobre 1878, il confie au père Roger, qui l'a accueilli à la Grande Trappe de Soligny : « Je suis tellement possédé par mes idées de théocratie et de politique absolue que je ne saurais m'empêcher à tout instant et à tout propos d'en faire profession avec éclat. [...] Il me faudrait ce que j'ai vainement cherché : un directeur d'un journal quelconque qui, voyant en moi un monstre, eût l'idée de m'exhiber comme un spécimen curieux de tératologie littéraire et catholique. Alors il me serait donné de m'épanouir en liberté [...] »<sup>2</sup>.

Cette indépendance profitable, Bloy, au sortir d'une profonde crise spirituelle<sup>3</sup>, va la trouver, contre toute attente, en se mêlant à la bohème littéraire du *Chat noir*, où l'a appelé son cousin Émile Goudeau. Après avoir consommé sa rupture avec le monde catholique par le féroce article nécrologique sur Vuillot qu'il publie en mai 1883 dans la presse républicaine<sup>4</sup>, il va s'imprégner de l'esprit de cabaret aux côtés des fumistes jusqu'à acquérir cette fantaisie verbale, cette légèreté de ton qui, selon Barbey, lui faisaient naguère si cruellement défaut. Dans ce haut lieu de la « blague » fin-de-siècle, où se retrouve une jeunesse désenchantée en révolte contre son époque, il peut enfin incarner, à en croire Goudeau, un personnage haut en couleur d'« affreux clérico-enragé<sup>5</sup> », dans la salutaire distance que donne un peu d'auto-dérision.

---

**1.** Voir J. Pietri, « Un journaliste indésirable. Léon Bloy et la grande vermine », *Cahiers Léon Bloy, op. cit.*, p. 178-223. **2.** Lettre du 23 octobre 1878 au père Roger ; citée par J. Bollery, *Léon Bloy, op. cit.*, t. I, p. 387. **3.** Sa liaison passionnelle et mystique avec Anne-Marie Roulé en est l'occasion. Voir Joseph Bollery, *ibid.*, p. 298 sq. **4.** « Louis Vuillot », *La Nouvelle Revue*, 1<sup>er</sup> mai 1883, p. 214-228. **5.** Goudeau l'affuble d'autres désignations drolatiques : il est aussi le « porphyrogénète dévoyé », l'« hydrophobique meurtrier des modernes institutions » (« Bulletin politique », *Le Chat noir*, 8 décembre 1883, p. 189).

*Le Chat noir*, où son cousin laisse s'exprimer librement toutes les opinions, permet ainsi à Bloy de cultiver « l'art de déplaire » et de se déclarer en faveur du « scalp » littéraire (p. 81), ce qui ne l'empêche pas de fermer les yeux sur les « promiscuités les plus hétéroclites » que lui impose la fréquentation de « la plus éclectique des rédactions »<sup>1</sup>. Car « le cynisme de l'intolérance »<sup>2</sup> enraciné dans la foi, dont il fait l'éloquente démonstration article après article, commence à faire quelque bruit dans les milieux littéraires. Au printemps 1884, Paul Alexis – en dépit de l'hostilité que lui inspirent les *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, où Bloy vient précisément de réunir ses articles – ne voit-il pas en lui le « leader du *Chat noir* »<sup>3</sup> ? Si flatteuse que soit cette réputation, la situation devient peu à peu intenable au sein de la revue satirique où, à l'image de Willette le caricaturant en saint Nicolas, on ne prend plus assez au sérieux son personnage.

Refusant d'être considéré comme un simple farceur, Bloy, qui pressent l'inconvénient d'être assimilé aux familiers du cabaret montmartrois, s'éloigne d'eux et, fort de son succès naissant, tente alors sa chance dans la grande presse. Recommandé au directeur Francis Magnard par Coquelin cadet qu'il a connu sur la Butte, il fait son entrée au *Figaro* le 27 février 1884 avec un article retentissant sur le père Didon<sup>4</sup>, un conférencier dominicain à la mode, ami des gens de lettres. Même s'il parvient à publier cinq autres articles dans le quotidien antirépublicain à gros tirage, les remous causés par l'éreintement du religieux refroidissent ses relations avec Francis Magnard qui met un terme deux mois plus tard à leur collaboration, après lui avoir renvoyé

---

1. « Notre linge sale », *Le Chat noir*, 26 janvier 1884, p. 218 ; recueilli dans *Propos d'un entrepreneur de démolitions* ; Œ II, p. 106. 2. *Ibid.* 3. Alexis, « Un sot », *Le Réveil*, 22 juin 1884, p. 1. 4. « Un Savonarole de Nuremberg », *Le Figaro*, 27 février 1884 ; recueilli dans *Propos d'un entrepreneur de démolitions* ; Œ II, p. 111-115.

un article véhément contre *Les Blasphèmes* de Jean Richepin.

Une autre tentative à l'automne 1884 ne donne pas de meilleur résultat : sollicité par Edmond Magnier, le patron de *L'Événement*, Bloy lui propose, en guise de premier article, « La Grande Vermine », mais cette violente charge contre la presse est nettement refusée par le propriétaire du journal radical, qui éconduit l'« outrancier éloquent <sup>1</sup> ». Renouvelant l'année suivante cette expérience décevante au *Matin* et à *La Journée* <sup>2</sup>, Bloy s'est décidé entre-temps à faire cavalier seul en lançant un pamphlet hebdomadaire intitulé *Le Pal*. Mais après quatre livraisons en mars-avril 1886, cette « *Lanterne* du désespoir <sup>3</sup> » doit s'interrompre faute de financements, alors même que le cinquième numéro est prêt à paraître.

Cependant qu'il reprend partiellement son brûlot sur la « Grande Vermine » dans *Le Désespéré*, Bloy doit faire face dans les années qui suivent aux rétorsions de la presse, dont une partie, à l'appel de Mermeix, ourdit à son égard la fameuse *conspiration du silence* <sup>4</sup>. Parmi les quotidiens à grand tirage, le *Gil Blas* est un des rares à ne pas suivre ce mot d'ordre. Son rédacteur en chef Jules Guérin recrute Bloy en décembre 1888 à la demande expresse de Huysmans, qu'il vient aussi d'engager. Le pamphlétaire se voit certes offrir un article hebdomadaire qu'on lui laisse le soin de pimenter à sa guise, mais la bienveillance avec laquelle on l'accueille n'est pas exempte d'arrière-pensées : le *Gil Blas*, qui cherche alors les succès de scandale, n'a consenti à son recrutement que dans l'espoir de provoquer du tapage.

---

**1.** Formule d'Edmond Magnier citée par Bloy dans sa lettre du 8 décembre 1884 à Louis Montchal ; *Correspondance. 1884-1906*, éd. G. Guyot-Rouge, Garnier, 2012, p. 90. **2.** Voir M. Fontana, *Léon Bloy, journalisme et subversion. 1874-1917*, Honoré Champion, 1998, p. 81-82. **3.** Lettre du 8 décembre 1884 à Louis Montchal ; *Correspondance. 1884-1906*, éd. citée, p. 90. **4.** Mermeix [Gabriel Terrail], « Le Fou », *La France*, 10 mars 1885, « Paris au jour le jour », p. 2.



Multipliant les éreintements – de Daudet, de Péladan, de Francisque Sarcey –, Bloy prend aussi ses cibles dans l'actualité : l'édification de la tour Eiffel, le testament de la duchesse de Galliera... Sous l'influence de Huysmans, qui contribue à le détacher un peu plus de Barbey, son premier inspirateur en matière de critique, il jette aussi un regard plus nuancé sur la littérature contemporaine, révisant ses jugements sur Zola ou concédant, au milieu des blâmes, quelques éloges à Edmond de Goncourt. Cependant, ses adversaires – Maizeroy, Maupassant, Mendès –, qui ne désarment pas au sein de la rédaction, finissent par obtenir gain de cause : à la mi-février 1889, Bloy se voit signifier son congé du *Gil Blas* où il n'a réussi à publier que dix articles : « On a fait croire à ces pleutres que l'ignoble journal que j'honorais de ma prose était mis en péril de mort par ma collaboration, c'est-à-dire que tout le monde décamperait si je n'étais pas mis à la porte<sup>1</sup>. »

Il lui faudra attendre trois ans pour que le *Gil Blas* lui ouvre à nouveau ses portes. Dans l'intervalle, Bloy, si l'on excepte, en novembre et décembre 1890, la publication sans lendemain de deux articles dans *L'Événement*<sup>2</sup>, se détourne de la grande presse. Il préfère se rapprocher de petites revues d'avant-garde, où la jeune génération littéraire le traite avec une certaine considération. Dans sa livraison du 15 avril 1890, *La Plume* annonce que « le pamphlétaire si redouté de toutes les gloires littéraires – légitimes ou usurpées – devient [son] collaborateur régulier<sup>3</sup> ». À 44 ans, Bloy, qui se réjouit de tenir en haleine par sa prose des jeunes gens désireux de « savoir

---

**1.** Lettre du 21 février 1889 à Louis Montchal ; *Correspondance. 1884-1906*, éd. citée, p. 502. **2.** « Le Révérend Père Judas » (22 novembre 1890, p. 1), nouvelle attaque contre le père Didon, qu'il reprendra dans *Les Dernières Colonnes de l'Église*, et « Sépulcres blanchis » (23 décembre 1890, p. 1), qui sera recueilli dans *Belluaires et Porchers*. **3.** *La Plume*, n° 24, 15 avril 1890, p. 61.

ce que peut avoir à dire le seul écrivain qui n'ait jamais pactisé avec rien, ni avec personne<sup>1</sup> », y publie vingt articles. À la longue, il s'agace néanmoins d'être mal rétribué des efforts qu'il déploie pour faire de ce périodique « un journal vivant comme autrefois *Le Chat noir*<sup>2</sup> ».

Les différends financiers qui détériorent ses relations avec Léon Deschamps l'éloignent de *La Plume*. Commence alors, entre mars et juillet 1892, une collaboration avec *Le Saint-Graal*, revue fondée par le jeune poète catholique Emmanuel Signoret : Bloy y publie un article enthousiaste sur le tableau d'Henry de Groux, *Le Christ aux outrages*, et « Le Bon Conseil », qui servira de préface à *Belluaires et Porchers* en 1905. Mais, le 26 septembre, l'occasion se présente de réintégrer le *Gil Blas*, où une partie de la rédaction lui reste cependant hostile. On n'a fait appel à lui que par nécessité de faire face à la concurrence du *Journal*, récemment fondé par Fernand Xau, et à condition qu'il bride ses vociférations : « On m'a pris parce qu'on avait besoin de moi, simplement, mais j'écris sans liberté complète [...] »<sup>3</sup>, explique-t-il, au bout d'un mois de collaboration, à Louis Montchal. Ainsi lui a-t-il fallu rédiger début octobre une nécrologie de Renan, dont « la modération » l'a rempli de dégoût : dans ses carnets intimes, il regrette alors de n'avoir pas été assez libre pour « écrire de bien autres choses<sup>4</sup> ».

Jusqu'à son départ, d'autres vexations et tracasseries émailleront ses relations avec la direction du journal. En novembre 1892, il se voit refuser la publication de « L'Archiconfrérie de la Bonne Mort », article sarcastique qu'il a composé en apprenant l'explosion d'une bombe anarchiste dans le commissariat de la rue des

---

**1.** Lettre du 25 octobre 1890 à Louis Montchal ; *Correspondance. 1884-1906*, éd. citée, p. 552. **2.** *Ibid.* **3.** Lettre du 22 octobre 1892 à Louis Montchal ; *Correspondance. 1884-1906*, éd. citée, p. 583. **4.** *Journal in. I*, p. 222 (7 et 8 octobre 1892).

Bons-Enfants. Le 16 janvier 1893, il constate que Jules Guérin, le rédacteur en chef avec lequel ses altercations sont incessantes, a censuré l'un de ses textes : « Le misérable s'est permis de retrancher une ligne, sans importance heureusement <sup>1</sup>. » Mois après mois, il se plaint que sa copie soit égarée ou que la publication en soit retardée, ce qui le prive d'une rétribution attendue avec impatience : « Je suis évidemment à la merci de Guérin, dans les mains viles de cet ennemi <sup>2</sup>. »

C'est dans ce climat de tension et de défiance qu'il parvient à se maintenir au *Gil Blas* jusqu'en avril 1894. Au début de ce mois, tandis que s'annonce le procès d'Émile Henry, Laurent Tailhade est blessé par hasard dans l'attentat anarchiste du restaurant Foyot, où aiment à se retrouver les sénateurs. La presse se déchaîne alors contre ce poète connu pour ses sympathies libertaires. N'a-t-il pas déclaré lors d'un banquet de *La Plume* à propos de l'attentat de Vaillant à la Chambre des députés : « Qu'importent les victimes si le geste est beau <sup>3</sup> » ? Le 8 avril, Edmond Lepelletier publie dans *L'Écho de Paris* une chronique assassine intitulée « La Bombe intelligente ». Prenant la défense du blessé, Bloy répond à Lepelletier le 13 par un article vengeur, où il le traite de « cuistre dessalé, depuis vingt ans, par tous les crachats <sup>4</sup> ». Provoqué en duel, Bloy, qui n'a jamais fait mystère de son mépris pour cette coutume <sup>5</sup>, éconduit les témoins

---

**1.** *Ibid.*, p. 292. **2.** *Ibid.*, 26 février 1893, p. 319. **3.** Propos rapportés par un reporter du *Journal* présent le 9 décembre 1893 au banquet de *La Plume* (« Opinions diverses », *Le Journal*, 10 décembre 1893, p. 6). **4.** Article repris dans *Léon Bloy devant les Cochons* ; *Œ IV*, p. 129. **5.** Voir *Le Désespéré*, éd. citée, p. 337-338 : « Sans parler d'une certaine consigne religieuse qui serait peu comprise, et que je n'aurais probablement pas le courage de vous expliquer, il y a ceci qu'on oublie trop : le duel est une prouesse de gentilshommes et nous sommes des *goujats*. [...] Je vous avoue que le ridicule d'une épée dans la main de gens de notre sorte a toujours été terrassant pour moi. Il serait donc parfaitement inutile de me proposer un duel. »

envoyés chez lui par son confrère, ce qui lui coûte sa place au *Gil Blas*, où l'on s'estime déshonoré.

Ce renvoi, qui le plonge dans une profonde misère en le privant soudainement de ressources, marque un tournant dans ses rapports avec le monde du journalisme. Il se tiendra désormais à l'écart des salles de rédaction et refusera toute collaboration avec la grande presse. En avril 1906, persuadé d'avance qu'on lui « proposera de sales besognes [...] dans cette maison <sup>1</sup> », il décline la proposition de collaborer au *Matin*, que Bunau-Varilla, le directeur de ce journal, lui a faite. Près de quatre ans plus tard, c'est Charles Morice qui l'appelle à rejoindre *Paris-Journal*. Mais, après avoir reçu son premier article – une attaque contre Rodin, autre collaborateur de ce quotidien conservateur –, il prie Bloy de lui faire parvenir autre chose, ce que ce dernier refuse tout net : « Vous me demandez un autre article qui serait, sans aucun doute, également refusé pour d'autres motifs et quel qu'en pût être le sujet. À quoi bon <sup>2</sup> ? »

Cette charge contre Rodin paraîtra finalement dans *La Flamme*, « jeune revue » dirigée par Louis Roubaud et Jacques Servy, qui a retenu l'attention de Bloy en citant « avec honneur <sup>3</sup> » quelques pages d'un de ses livres. À partir de 1895, l'écrivain préfère en effet publier ponctuellement des articles ou des fragments de son œuvre dans des revues confidentielles, souvent éphémères, où on lui témoigne de l'admiration : en septembre 1897, il écrit sur l'incendie du Bazar de Charité une lettre « pour exaspérer les imbéciles <sup>4</sup> », que *La Trêve-Dieu* d'Yves Berthou publie dans sa huitième livraison ; en juillet 1906, il adresse à *La Phalange* de Jean Royère un « Apologue

---

**1.** *L'Invendable*, 10 avril 1906 ; *Journal I*, p. 599. **2.** *Le Vieux de la Montagne*, lettre du 31 janvier 1910 à Charles Morice ; *Journal II*, p. 120. **3.** *Ibid.*, 10 février 1910, p. 121. **4.** C'est sous ce titre que la lettre sera reprise en 1904 dans *Mon journal*, où elle est attribuée, le 9 mai 1897, à son destinataire initial, André Roulet ; *Journal I*, p. 199.

explicatif de l'insuccès de [ses] œuvres depuis vingt ans » ; d'octobre 1899 à février 1900, il confie des morceaux du *Salut par les juifs*, de *Je m'accuse...* et du *Fils de Louis XVI* à Édouard Bernaert, pour qu'ils paraissent dans son bimensuel *Par le scandale* ; mais c'est avec le *Mercur de France* d'Alfred Vallette qu'il établit, dès 1893, une relation de confiance qui l'incitera à publier dans cette revue, jusqu'à la fin de sa vie, fût-ce épisodiquement, une série d'articles de critique portant entre autres sur Remy de Gourmont, Zola et Jehan Rictus<sup>1</sup>.

Ces incursions ponctuelles dans le monde des petites revues ne sauraient faire de Bloy, à cette époque, un véritable journaliste. Sans doute sa collaboration à *L'Assiette au beurre*, la célèbre revue satirique illustrée dans laquelle il publie trois articles en 1903, réveille-t-elle en lui l'ardeur pamphlétaire qui l'animait au temps du *Pal* : il rêve même un instant de gagner Schwartz, le directeur de la revue, à « l'idée d'un pamphlet hebdomadaire » – « idée qui ne me déplaît pas »<sup>2</sup>, avoue-t-il dans ses carnets intimes. Mais le brusque retour à la réalité dissipe une nouvelle fois toute illusion : jusqu'à la publication de son dernier article, « Pilate XV », une charge contre l'attitude du pape à l'égard de l'Allemagne qui paraît pendant la Grande Guerre dans *Les On-dit*, une feuille libertaire, Bloy ne renouera pas avec le journalisme.

C'est qu'à compter de 1898, date où il publie *Le Mendiant ingrat*, premier volume livrant au public une version abrégée de ses *memoranda* commencés quatre ans plus tôt, Bloy réalise d'une certaine manière son rêve d'avoir, à lui seul, l'équivalent d'un journal. Dans l'écriture au jour le jour, en prise sur l'actualité, il privilégie désormais l'activité du diariste à celle du journaliste. Non seulement

---

1. « La Langue de Dieu » (mars 1893), « Le Crétin des Pyrénées » (septembre 1894), « Le Dernier Poète catholique : Jehan Rictus » (juillet 1903). 2. *Journal in.* III, p. 107 (28 avril 1903).

les articles qu'il publie dans la presse, au lieu d'être rassemblés en recueil, passent pour une bonne part, dès cette époque, dans son *Journal*, mais celui-ci reprend et détourne des genres journalistiques tels que l'interview, la nécrologie ou le fait divers. S'invente ainsi une relation du quotidien, concurrente de celle des périodiques que Bloy, tout en faisant sans relâche leur procès, a lu sa vie durant avec l'avidité d'une passion ambivalente, faite d'attraction et de répulsion mêlées.

*La presse à l'étamine :  
prophétisme apocalyptique et exégèse du quotidien*

Parmi les sujets qui ont valu à Bloy sa réputation de pamphlétaire, la presse occupe une place de choix. Mais sa sévérité à l'égard du journalisme, dont il observe attentivement les transformations au fil des années, est proportionnée à la haute idée qu'il se fait de la fonction sociale des moyens de communication modernes. Au service de Barbey, il a compris, dès sa jeunesse, l'immense pouvoir des journaux dans les sociétés gouvernées par l'opinion et ne variera pas dans cette conviction : « Toute parole qui tombe dans la foule humaine devient une formule synthétique et oraculaire. C'est la gloire et c'est le danger de parler à la multitude<sup>1</sup> », écrit-il l'année qui marque son début dans les lettres. Mais, convaincu du magistère intellectuel que les journalistes exercent sur les esprits, il regrette déjà que les médias mésusent honteusement de leur puissance.

En effet, la presse contemporaine lui paraît engagée dans un irréversible processus de dégradation. Telle qu'il la relate, son histoire, au cours du dernier demi-siècle, est celle d'une chute, selon un schème de pensée coutumier

---

1. « L'Épée dans la boue », *Le Chat noir*, 1<sup>er</sup> mars 1884 ; Œ II, p. 116.

des pamphlétaires. Bien des journalistes du Second Empire, s'ils étaient selon lui rarement irréprochables, se montraient au moins soucieux de la dignité de leur charge : quelques chroniqueurs, à cette époque, avaient encore « une certaine tenue littéraire, un appréciable besoin de n'être pas exclusivement des imbéciles gardés par des cochons » (p. 302). L'écroulement général est venu plus tard et, du reste, ne s'est pas produit brutalement. Au début des années 1880, concède-t-il, la critique conservait toujours une certaine tenue : « Il y avait encore Barbey d'Aurevilly et deux ou trois autres qui voulaient, quand même, avec plus ou moins de discernement ou de vieillesse, l'art et la justice » (*ibid.*).

Mais à l'époque où écrit Bloy, ces temps sont révolus. Après la guerre franco-allemande et l'avènement de la « République des Vaincus » (p. 125), la presse est tombée en décadence : ce « monstrueux pouvoir tout moderne » a failli, et l'on a assisté au triomphe navrant « de la basse Curiosité humaine et du Cynisme cupide »<sup>1</sup>, sans que les folliculaires cessent pour autant d'exercer leur influence sur les esprits. Car tel est le paradoxe qui assure la fortune de ce quatrième pouvoir dans les sociétés démocratiques : l'imbécile public bourgeois, qui sent bien l'infamie des journaux, a beau n'en parler jamais qu'avec « cette indignation bête » qui le caractérise, rien « ne l'empêchera d'en subir l'ascendant » (p. 119).

Les héritiers de Villemessant – les Magnard, les Mendès, les Meyer – ont porté à son comble l'« abrutissement sublunaire »<sup>2</sup> d'une nation tout entière. Le jugement de Bloy est sans appel : s'il dénonce la place toujours plus grande que les journaux accordent au reportage, aux rubriques sportives, aux petites annonces, aux illustrations et à la réclame, le pamphlétaire, qui voit

---

1. « Les Argousins de la pensée », *Le Pal*, n° 2, 11 mars 1885 ; Œ IV, p. 54. 2. « Le Reportage littéraire », *La Plume*, 15 mai 1890 ; Œ XV, p. 227.

s'accentuer le passage d'une presse d'opinion à une presse d'information à grand tirage où triomphe « l'extrême rage du renseignement quotidien<sup>1</sup> », ne s'intéresse guère au journalisme politique, dont « la sottise et l'aridité infernales sont au-dessus de [ses] forces » (p. 301). S'il prête volontiers attention aux nouvelles des catastrophes qui agitent la nature ou la société – incendies, naufrages, attentats, tremblements de terre –, il décoche en priorité ses traits au « journalisme littéraire ou soi-disant littéraire » (*ibid.*), notamment à la critique qui n'est plus à ses yeux un jugement équitable mais une supercherie.

Comme bien d'autres détracteurs de la presse, Bloy assimile volontiers ce journalisme à la prostitution. Alors qu'il découvre *L'Univers*, il écrit déjà à sa mère : « Ah ! [...] si vous saviez quel horrible milieu est le journalisme. [...] Je ne me sens pas le cœur de faire ce que plusieurs font sans aucun scrupule, c'est-à-dire accepter de l'argent pour vanter un mauvais livre ou exalter un misérable auteur afin d'obtenir quelque avantage ou quelque emploi<sup>2</sup>. » Une quinzaine d'années plus tard, dans l'article qu'il consacre au « Reportage littéraire », son opinion reste la même. Le journalisme moderne est toujours à ses yeux « ce lupanar universel des intelligences » (p. 116), qu'il est déshonorant de fréquenter : les faiseurs et les boutiquiers y règnent en maîtres, la camaraderie y est fondée sur des convergences d'intérêt, et la complaisance à l'égard des gloires établies y démonétise toute valeur.

À ce motif prostitutionnel, que prennent tant les pamphlétaires, Bloy se plaît à associer des images de corruption et de décomposition. Alpha et oméga de la presse du temps, « le cul et la galette » (p. 304) ont étendu selon lui leur empire sur le génie français qu'ils ont réduit à néant. Il n'en reste plus que la « charogne », le « cadavre

---

1. *Ibid.* 2. Lettre du 24 juin 1874 à sa mère ; citée par J. Bollery, *Léon Bloy, op. cit.*, t. I, p. 191.



sans sépulture » dont la « putréfaction [...] est à empoisonner l'univers » (p. 118). Mais cette puanteur ne semble nullement incommoder les journalistes, qui en sont la « vermine sourde et aveugle » : rien ne saurait les troubler dans leur « infâme besogne », ni retarder leur « travail de destruction » (p. 122).

Selon cette vision catastrophiste, la presse, qui détermine les mœurs contemporaines et en est aussi le navrant reflet, a conduit la société moderne au seuil de l'apocalypse. Prodrome d'une fin prochaine, la régression des lecteurs de journaux en dessous de l'humain appelle sous la plume de Bloy la multiplication des images animales : *Le Figaro* est « une boucherie-laminoir » dont on sort « à l'état d'andouille ou de pied truffé »<sup>1</sup>. À l'apparition du *Gil Blas*, dont les gauloiseries quotidiennes ont hâté l'avènement en chaque homme de sa « propre animalité triomphante<sup>2</sup> », « le règne des porcs » (p. 302) a commencé. Peu soucieux de tirer le monde catholique de son asthénie morale, *La Croix* et *Le Pèlerin* eux-mêmes ont sevré le « lanigère troupeau<sup>3</sup> » des fidèles de toute nourriture spirituelle en le gavant des « débilatantes et sentimentales sucreries<sup>4</sup> » concoctées dans leurs officines.

Persuadé qu'une nation rongée par des maux si profonds a besoin d'un « vaticinateur inspiré » pour retrouver « un semblant d'existence intellectuelle », Bloy s'efforce d'incarner ce « plénipotentiaire du Verbe » (p. 117) qui tempête contre les improbables de la littérature et du journalisme. En vertu de cette scénographie auctoriale, Marchenoir, dans *Le Désespéré*, présente son existence comme une vocation, à laquelle une grande familiarité avec la souffrance l'a prédestiné. Car celui par qui s'accomplit la Justice est lui-même voué à l'immolation. Dans cette mythologie de l'homme providentiel, le refus

---

1. « Le Reportage littéraire », art. cité ; *Œ* XV, p. 230. 2. *Le Symbolisme de l'Apparition*, chap. II ; *Œ* X, p. 53. 3. *Le Désespéré*, éd. citée, p. 103. 4. *Mon journal*, introduction ; *Journal* I, p. 179.

de toute compromission mondaine, s'il implique maints sacrifices, est la condition d'une action au service du bien commun. Sans prêter attention aux mécanismes sociologiques par lesquels sont régies les trajectoires individuelles dans le champ culturel, Bloy, comme son double romanesque, se représente conjointement en héros et en martyr : affectant, tel un Diogène chrétien, un détachement complet à l'égard des objets que convoitent les autres hommes – pouvoir, richesse... –, il ne montre aucune considération pour ce qui, d'un point de vue strictement humain, lui serait avantageux. Suivant ce schème sacrificiel, il déclare : « Pour faire une chose, il faut d'abord ne pas la mépriser et je méprise le journalisme à un point tel que je compte en grande partie sur ce mépris pour me sanctifier <sup>1</sup> » ; mais il accepte néanmoins d'utiliser les journaux pour vilipender la presse, se disant « forcé de vociférer jusqu'à la fin <sup>2</sup> » – c'est-à-dire jusqu'à la mort – par une Volonté extérieure à la sienne.

Prisonnier d'un personnage qui doit veiller à rester fidèle à son essence héroïque, Bloy, qui se présente comme « un être religieux <sup>3</sup> » à une profondeur inimaginable, doit se hisser sans cesse à la hauteur du mythe qu'il a construit : « J'ai cru ou espéré que Dieu m'avait donné une voix pour *parler* à mes frères. Je le crois et je l'espère encore et c'est uniquement pour cela que je ne désarme pas <sup>4</sup>. » Pour y parvenir, il ne se comporte pas seulement en pamphlétaire à l'égard de la presse mais se fait aussi son exégète. À leur insu, les journalistes sont d'« étonnants prophètes », qui « ne peuvent ouvrir la bouche sans secouer les étoiles », comme les stupides bourgeois dont ils sont les porte-parole : « les abîmes de la Lumière sont

---

**1.** Lettre du 1<sup>er</sup> mars 1882 à l'abbé Anger-Billards ; citée par J. Bollery, *Léon Bloy, op. cit.*, t. I, p. 459. **2.** *Mon journal*, introduction ; *Journal I*, p. 179. **3.** Lettre du 4 décembre 1886 à Adèle Montchal et Henriette L'Huillier ; *Correspondance. 1884-1906*, éd. citée, p. 333. **4.** *Ibid.*

invoqués par les gouffres de leur Sottise »<sup>1</sup>. Certain que Dieu, présent en toutes choses, même les plus infimes ou les plus basses, ne peut « parler que de Lui-même<sup>2</sup> » à travers elles, il cherche dans le néant des quotidiens le grain de sénevé portant en germe la révélation miraculeuse du Verbe. C'est l'une des fonctions qu'il assigne à son *Journal* : l'actualité, dont la presse ne retient que les aspects les plus dérisoires, y est arrachée à l'insignifiance et les « sentences moisies », que les journalistes offrent en pâture à « des centaines de millions d'acéphales »<sup>3</sup>, y sont rendues à leurs potentialités symboliques. Les événements de la vie ordinaire, transposés dans l'absolu, peuvent alors révéler les « arcanes de la vie éternelle<sup>4</sup> ».

C'est ainsi que Bloy s'emploie à suppléer aux défaillances des gazettes en rendant compte, d'une tout autre manière, de ce qui arrive chaque jour. Concurrents de la presse, *Le Mendiant ingrat* et les volumes qui suivront sont en vérité un anti-journal dans lequel le diariste, sur « l'aride chemin de l'information quotidienne » (p. 119), bafoue, au nom d'une « inconscience prophétique » (p. 190), les valeurs accréditées par la *doxa* bourgeoise. Observant l'actualité « du pinacle de l'Absolu<sup>5</sup> », point de vue inouï dont il s'efforce de montrer la véritable portée, son journalisme transcendant n'a que faire des lisières de la convenance et des préjugés lorsqu'il lance ses anathèmes contre l'antisémitisme moderne, les massacres d'Arménie ou la colonisation française en Extrême-Orient. Quelqu'un d'autre semble avoir parlé à sa place : « Il m'est arrivé de relire certaines pages de mes livres et d'être écrasé par le sentiment de l'épouvantable supériorité sur moi de celui qui avait écrit ces pages<sup>6</sup> », s'étonne-t-il à l'automne 1898.

---

**1.** *Exégèse des lieux communs*, préface ; Œ VIII, p. 20. **2.** *Le Salut par les juifs*, chap. XX ; Œ IX, p. 47. **3.** *Exégèse des lieux communs*, préface ; Œ VIII, p. 20. **4.** *Ibid.* **5.** *Au seuil de l'Apocalypse*, 3 juin 1914 ; *Journal* II, p. 400. **6.** *Mon journal*, 17 août 1898 ; *Journal* I, p. 228.

Cependant, il ne s'agit pas seulement pour Bloy de prouver son courage en dénonçant l'intolérable là où la presse de son temps se montre, selon lui, trop souvent prudente ou complice. Sa mission spirituelle trouve son aboutissement dans le patient repérage des signes annonçant une théophanie, en un siècle où triomphent en apparence le scepticisme et l'incrédulité. Que Dieu se montre « d'une manière sensible, indiscutable », « c'est cela que j'attends depuis un grand nombre d'années »<sup>1</sup>, confie-t-il en septembre 1914 à Jeanne Bousac-Termier. Pour apercevoir l'action de la Providence dans la moisson que la presse lui apporte, il puise dans les ressources de son « symbolisme universel<sup>2</sup> » une contre-lecture de l'événement : « Quand je veux savoir les dernières nouvelles, je lis saint Paul<sup>3</sup> », répond-il en 1906, sous forme d'une blague transcendante, à quelqu'un qu'une mauvaise inspiration a poussé à lui offrir des journaux.

### *La critique et ses figures*

C'est dans le même état d'esprit qu'il aborde la vie littéraire de son temps. La critique telle qu'il la pratique<sup>4</sup> est souvent ramenée au célèbre credo du pamphlétaire professé dans les *Propos d'un entrepreneur de démolitions* : « Il faut inventer des catachrèses qui empalent, des métonymies qui grillent les pieds, des synecdoques qui arrachent les ongles, des ironies qui déchirent les sinuosités du râble, des litotes qui écorchent, des périphrases qui émasculent et des hyperboles de plomb fondu. Surtout, il ne faut pas que la mort soit douce » (p. 84). L'écrivain n'en fait pas mystère, il défend la légitimité de la violence

---

**1.** *Au seuil de l'Apocalypse*, 10 septembre 1914 ; *Journal* II, p. 420.  
**2.** *Le Désespéré*, éd. citée, p. 184. **3.** *L'Invendable*, 18 août 1906 ; *Journal* I, p. 610. **4.** Sur cette question, voir aussi G. Negrello, *Léon Bloy critique*, Honoré Champion, « Romantisme et modernités », 2005.

verbale et entend se donner le plaisir de savourer « des épithètes homicides, des métaphores assommantes, des incidentes assassines » (*ibid.*). Ce registre hyperbolique prêtant au langage le pouvoir de tourmenter justifie pleinement que le Marchenoir de *La Femme pauvre* soit présenté à Clotilde comme le « grand Inquisiteur de France<sup>1</sup> » ou que Bloy lui-même, qu'Uzès croquait en moine guerrier au temps où ils fréquentaient tous deux *Le Chat noir*, fasse sienne une conception autoritaire de la critique et juge les œuvres selon les valeurs chrétiennes avec une provocante raideur dogmatique, ne reculant devant aucune attaque *ad hominem*.

Fidèle à l'enseignement de Barbey, le pamphlétaire refuse en effet de séparer la parole de l'être qui la profère. En conséquence, les œuvres et les hommes sont à ses yeux « immédiatement solidaires » : « quand l'œuvre mérite la trique, c'est sur les omoplates de l'homme que la trique doit tomber et, infatigablement, ressauter » (p. 86). Il en va de la justice que Bloy, comme son maître, prétend servir avec toute la rigueur d'un Torquemada, sans se laisser arrêter par la lâche complaisance de ses contemporains.

Son bonheur d'expression, dans l'accomplissement de cette besogne, et la fécondité de son imagination en matière de roserie ne sont plus à démontrer. Théodore de Banville : « le ramasseur attentif de tout crottin poétique » (p. 121) ; Maupassant : « l'étalon *exhibitionniste* » (*ibid.*) ; Émile Bergerat, qui signe ses chroniques du nom de Caliban : le « clair de lune de la face postérieure du grand Shakespeare » (*ibid.*) ; Renan : « une citrouille entrevue à travers une vitre de corne » (p. 78) ; Zola : « le Triton de la fosse d'aisance du Naturalisme<sup>2</sup> » ; Sainte-Beuve : « l'escargot sans clairvoyance de l'article hebdomadaire<sup>3</sup> », etc.

**1.** *La Femme pauvre*, 1<sup>re</sup> partie, chap. XII ; Œ VII, p. 73. **2.** « L'Extrémité de la queue », *Propos d'un entrepreneur de démolitions* ; Œ II, p. 55. **3.** « Le Tonneau du cynique », *ibid.*, p. 85.

Dans ces périphrases décapantes, la métaphore caricaturale joue le rôle d'un révélateur censé faire apparaître, sous un jour cru et au moyen d'analogies grotesques, la véritable identité spirituelle de ces personnalités bien connues du public. Mais Bloy ne s'arrête pas là. Certains écrivains et journalistes excitent tout particulièrement sa verve satirique, qui ne connaît plus alors de limites. Paul Bourget est un « psychologue d'entre les castrats – qui débuta, presque enfant, par d'exécrables poèmes dont la lecture, à voix distincte, eût été capable de constiper les bestiaux <sup>1</sup> ». « Entièrement glabre, comme celle d'un Annamite ou d'un singe papion », la face d'Albert Wolff, le puissant chroniqueur du *Figaro*, « est de la couleur d'un énorme fromage blanc, dans lequel on aurait longuement battu le solide excrément d'un travailleur » (p. 142). Le célèbre critique Francisque Sarcey est « l'oracle des mufles » (p. 120) : « Qu'il dorme ou qu'il veille, son vaste nez lui sert toujours d'attitude. Il y plonge sans relâche les énormes boudins de ses doigts et en retire d'inépuisables mucosités qu'il roule et pétrit en fines boulettes, assez nombreuses pour qu'il pût en offrir à tous ses voisins <sup>2</sup>. »

Pour justifier ces excès sidérants, Bloy invoque le caractère lui-même excessif de la dégradation morale dont la République des lettres offre le spectacle : « Les formules et les images qui servirent si longtemps à travailler la fange humaine sont devenues semblables à de vieilles écopés défoncées qui ne peuvent plus remuer ce liquide engrais plein de sales exhalaisons » (p. 117). On se tromperait cependant en ne voyant dans ces saillies, comme on l'a dit parfois, que de vaines fumisteries inspirées par l'esprit de cabaret, voire de basses attaques dictées par l'amère rancune d'un plumitif de second ordre faisant du

---

1. « Les Âmes publiques », *Belluaires et Porchers*, chap. XIX ; *Œ II*, p. 347. 2. « Il y a quelqu'un », *ibid.*, chap. XX, p. 356.

catholicisme un moyen de bruit et de scandale. L'exagération est pour Bloy un principe esthétique en vertu duquel le scatologique a des enjeux eschatologiques : « Dans l'Absolu, il ne peut y avoir d'exagération et dans l'Art, qui est la recherche de l'Absolu, il n'y en a pas davantage<sup>1</sup>. » D'où cette conséquence sur son esthétique : « L'hyperbole est un microscope pour le discernement des insectes et un télescope pour se rapprocher des astres<sup>2</sup>. » La concentration des formules synthétise et condense en figures énergiques un jugement implicite qu'elle dispense de développer : « Je m'exprim[e], Dieu me le pardonne ! en prophète, c'est-à-dire en raccourci<sup>3</sup>. »

Quand Bloy parle de Zola, à propos de l'ouvrage que celui-ci a consacré à Lourdes, comme d'un « Crétin des Pyrénées » (p. 274), la formule désobligeante n'en a pas moins la densité d'une figure, dont le déchiffrement donne à penser. C'est une façon de viser le matérialisme, qui fonde la doctrine naturaliste sur la négation de l'Esprit. Des réalités humaines, l'auteur des *Rougon-Macquart* ne voit en effet que la partie physique et reste aveugle à tout ce qui peut exister au-delà. Mais ce parti pris qu'inspirent le positivisme et la religion du Progrès est si réducteur qu'il atrophie son intelligence, faisant de Zola un formidable brasseur de lieux communs, le type même de l'écrivain dont l'horizon intellectuel est tellement borné par les idées reçues du Bourgeois autolâtre qu'il n'échappe pas au gouffre de la bêtise.

La référence biblique donne parfois un tour plus savant à ces invectives. Bloy traite ainsi Edmond de Goncourt et Renan de « sépulcres blanchis<sup>4</sup> » lors de la querelle qui les oppose à la suite de la publication, en 1890, du quatrième volume du *Journal* des deux frères.

---

**1.** *Le Pèlerin de l'Absolu*, 11 septembre 1912 ; *Journal* II, p. 293.  
**2.** *Ibid.*, p. 294. **3.** *Mon journal*, 8 mars 1899 ; *Journal* I, p. 245. **4.** Voir « Sépulcres blanchis », *Belluaires et Porchers*, chap. VIII ; *Œ* II, p. 230.

Ne prêtant guère attention au motif de cette querelle – la divulgation par l'aîné des Goncourt de propos anti-patriotiques tenus par Renan en 1870, lors d'un dîner, pendant le siège de Paris –, Bloy préfère interpréter cet événement de la vie littéraire à la lumière de l'évangile, où Jésus lance sa célèbre malédiction contre les scribes et les pharisiens<sup>1</sup>. Assimilés à ces docteurs de la Loi et à ces dévots formalistes qui sont restés sourds à l'enseignement du Christ, Renan et Edmond de Goncourt deviennent, au plan symbolique, les représentants, pour l'un, d'un dilettantisme sceptique érigé en dogme négateur de la vérité, et, pour l'autre, d'une fausse religion, la Littérature, dans laquelle un orgueil aveugle lui a fait croire qu'il trouverait la valeur suprême.

De même, lorsqu'il présente Bourget comme un « eunuque<sup>2</sup> » et retrouve le registre sexuel prisé par les pamphlétaires, Bloy suggère ainsi la stérilité de cet écrivain qu'il considère comme un « analyste sans doctrine<sup>3</sup> », dont les romans psychologiques n'ont d'autre but que de procurer de délicates émotions au public féminin des milieux élégants. Considérant sa lassitude de vivre comme l'avatar ou la résurgence anémiée d'une tradition romantique dépassée, il refuse de reconnaître à Bourget la filiation baudelairienne dont celui-ci se réclame – car Baudelaire a pour Bloy l'intensité d'un vrai désespéré. Au contraire, Bourget, diagnostiquant les maux de la vie morale, se situerait plutôt, selon le pamphlétaire, dans la postérité des « postiches lamentateurs

---

**1.** Matth. XXIII, 27 : « Malheur à vous, scribes et pharisiens, parce que vous êtes semblables à des sépulchres blanchis, qui au-dehors paraissent beaux aux yeux des hommes, mais au-dedans sont pleins d'ossements de morts et de toute sorte de pourriture. » **2.** Voir « L'Eunuque », *Bel-luaires et Porchers*, chap. XVI ; *Œ II*, p. 327. **3.** Bourget, préface de 1899, *Essais de psychologie contemporaine*, éd. A. Guyaux, Gallimard, « Tel », 1993, p. 442.



qui trempèrent la soupe de leur gloire avec les incontinentes larmes d'une mélancolie *bonne fille* qui leur partageait ses faveurs<sup>1</sup> ». Cette fatigue nuancée de pessimisme n'est, en d'autres termes, qu'une attitude littéraire dénuée d'authenticité : elle offre une inépuisable matière à un imposteur qui vit d'honneurs et de richesse en marchandant ses états d'âme. La psychologie de Bourget, qui réduit l'ennui moderne à un simulacre sans ancrage existentiel, n'est rien, en somme, en comparaison de « la tétanique bave de quelques réprouvés<sup>2</sup> », dont Lautréamont offre une image paroxystique.

Dans l'article qu'il lui consacre, Bloy met l'accent sur la prétendue folie de l'auteur des *Chants de Maldoror*. Premier éditeur de l'œuvre en France, Léon Genonceaux reprochera à Bloy d'avoir fait de Lautréamont un aliéné sans comprendre qu'une fois encore, la folie est moins une réalité biographique qu'une figure. Si le désespoir de Maldoror est la fêlure d'un esprit supérieur « aux trois quarts détruit par l'ouragan de quelque effroyable douleur », il est aussi l'envers ténébreux d'une fureur sacrée, portant « la mystérieuse estampille de l'Esprit-Saint » (p. 192). La férocité du personnage n'est jamais que la perversion monstrueuse d'un enthousiasme prodigieux et d'un immense amour inassouvi : dans les *Chants*, ce poème « d'ironie diabolique et d'imprécations » contre Dieu, même les invectives les plus atroces « gardent la trace profonde [...] d'une ancienne adoration foudroyée » (p. 194).

De cette constellation critique se dégage une conception de la littérature qui trouve sa source et son aboutissement dans la Bible. Selon Bloy, le Livre de la révélation contient virtuellement en lui tous les livres qui comptent, lesquels n'en sont jamais que l'actualisation, la réécriture dans le style d'une époque. Dès qu'ils s'écartent de cette

---

1. *Le Désespéré*, éd. citée, p. 88. 2. *Ibid.*

inépuisable matrice poétique et fictionnelle, les écrivains manquent à leur vocation. C'est ce que font les naturalistes, dont les principes philosophiques sont scientistes et athées ; les psychologues qui, sous prétexte de plonger dans les profondeurs de leur moi dolent, substituent la contemplation de soi à la contemplation divine ; les adeptes de l'art pour l'art, qui se prennent pour des dieux capables d'atteindre par leur œuvre un absolu esthétique trouvant en lui-même sa propre transcendance ; les écrivains « ohnètes », dont les fadaises sentimentales et le moralisme hypocrite défigurent l'Amour, autre nom du Saint-Esprit ; les décadents, les occultistes et les mages, qui prétendent étancher leur soif de spiritualité en s'inventant de brumeuses religions de substitution.

La critique de Bloy comme son œuvre littéraire seront au contraire une sorte de Bible modernisée, à l'usage de la fin des temps. Évitant le style moyen, l'écrivain cherchera par la surabondance du grotesque à faire entrevoir la sublimité inaccessible d'un autre monde, dont le nôtre n'est que l'envers défiguré. Se plaçant dans la postérité des prophètes de l'Ancien Testament, comme dans celle de Juvénal et de Tertullien, il fera de son personnage d'écrivain et de journaliste paradoxal *une figure*, dont il est vain de se demander *in fine* s'il faut la considérer comme un subterfuge littéraire ou comme la manifestation emblématique d'un fol en Christ égaré dans son siècle : parce qu'elle porte en elle présence et absence, toute figure est à la fois simulacre et préfiguration de l'Être. Bloy restera pris à jamais dans cet entre-deux : lui qui n'a cessé de reprocher à maints écrivains, émules de Flaubert, de se refuser à conclure retient notre attention par la profonde indécidabilité de son discours, dans laquelle d'aucuns pourraient voir l'effet d'une ironie transcendante.

« Quand on est, comme moi, installé dans l'Absolu, dit-il, il devient à peu près impossible d'affirmer ou de

nier quoi que ce soit sans avoir l'air ironique<sup>1</sup>. » Tout Bloy est là : dans cet effort pour dépasser une tension insurmontable entre le fini et l'infini, les réalités humaines et leur transposition dans la langue de Dieu, la confiance granitique du nabi tonitruant et les doutes de l'écrivain craignant parfois de se prendre trop au sérieux, ou de céder à une chimère, en croyant se faire l'interprète de « Quelqu'un » qui semble mort, alors qu'il « ne devait pas mourir<sup>2</sup> ».

Pierre GLAUDES

---

**1.** *Le Mendiant ingrat*, 8 juin 1895 ; *Journal I*, p. 148. **2.** *Celle qui pleure*, chap. XXVI ; *Œ X*, p. 189.



## NOTE SUR L'ÉDITION

Les articles publiés par Bloy dans la presse n'ont pas tous été recueillis en volume de son vivant. Certains ont été rassemblés par l'écrivain dans des recueils de critique littéraire comme *Propos d'un entrepreneur de démolitions, Belluaires et Porchers, Je m'accuse...* ou *Sur la tombe de Huysmans* ; d'autres ont été publiés par lui dans les *Histoires désobligeantes*, dans *La Chevalière de la Mort* et dans son *Journal* ; d'autres encore n'ont été repris que tardivement dans les *Nouveaux Propos d'un entrepreneur de démolitions* préfacés par René Martineau en 1925 pour Stock, et surtout dans le tome XV de l'édition des *Œuvres* de Bloy procurée par Joseph Bollery et Jacques Petit entre 1956 et 1975 au Mercure de France.

Les textes réunis dans la présente édition sont proposés dans la version parue dans les journaux et les revues auxquels Bloy a collaboré. Seul un texte fait exception : « La Revanche de l'infâme », composé au début de juin 1903 mais refusé par *L'Assiette au beurre* et finalement publié dans *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne* en 1905. L'orthographe de l'ensemble des textes a été modernisée, ainsi que la ponctuation, mais la graphie des noms propres a été conservée. On a pris le parti d'indiquer, chaque fois que c'était possible, un large choix de variantes entre le texte publié dans la presse et le texte du volume où cette version préoriginale a été recueillie.

On trouvera ci-après la liste des vingt-huit articles proposés dans cette anthologie. Le titre indiqué est celui qui

figure dans le journal où ils ont paru. On a précisé le(s) recueil(s) où ils ont été repris et l'on a aussi renvoyé aux tomes de l'*Œuvre* dont l'édition est disponible au Mercure de France.

1. « *Histoire de la Révolution française*, par Carlyle, traduit de l'anglais par MM. É. Regnault, Od. Barot et J. Roche (3 volumes chez Germer-Baillière) », *L'Univers*, n° 2453, 20 mai 1874, dans la rubrique « Variétés », n. p. [p. 4]. – Publié posthume dans *Les Nouveaux Propos d'un entrepreneur de démolitions*, préface de René Martineau, Stock, 1925, p. 123-132, puis repris dans *Œ XV*, p. 37-43.

2. « De l'enthousiasme en littérature », *Le Foyer*, n° 170, 22 février 1879, p. 177-180. – Modifié et repris par Bloy dans *Le Chat noir*, les 16 et 23 février 1884, sous le titre « L'enthousiasme en art – Sonate romantique », p. 230 (jusqu'à « le regard de Dieu ») et 234. Recueilli, au cours de la même année, dans *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, sous le titre « L'enthousiasme en art – Sonate romantique pour servir de préface » (*Œ II*, p. 21-28).

3. « À propos des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de M. Renan », *Le Chat noir*, 2<sup>e</sup> année, n° 86, 1<sup>er</sup> septembre 1883, p. 134. – Repris, avec quelques variantes, dans *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, sous le titre « Configuration du savantasse – À propos des *Souvenirs* [etc.] » (*Œ II*, p. 42-45). Bloy y remploie, avec quelques modifications, un autre article paru dans *Le Foyer*, n° 325, 12 février 1882, sous le titre « *Marc-Aurèle et la fin du monde antique*, par Ernest Renan » (p. 162-166).

4. « L'Art de déplaire ou le scalp en littérature », *Le Chat noir*, 2<sup>e</sup> année, n° 101, 15 décembre 1883, p. 194. – Repris, avec quelques variantes, dans *Propos d'un entrepreneur de démolitions*, sous le titre « L'Art de déplaire ou le scalp critique » (*Œ II*, p. 75-78).

5. « La Frénésie du médiocre », *Le Chat noir*, 3<sup>e</sup> année, n° 105, 12 janvier 1884, p. 6. – Repris quasiment sans variantes dans *Propos d'un entrepreneur de démolitions* (*Œ II*, p. 92-95).

6. « Les Représailles du Sphinx », *Le Chat noir*, 3<sup>e</sup> année, n° 127, 14 juin 1884, p. 298. – Repris en 1913, avec quelques variantes, dans *Sur la tombe de Huysmans* (*Œ IV*, p. 333-337).

7. « Raclure de tiroir », *Le Chat noir*, 3<sup>e</sup> année, n° 131, 12 juillet 1884, p. 313-314. – A paru après la publication, en mai 1884, des *Propos d'un entrepreneur de démolitions*. Fait partie des « inédits » recueillis en volume par Joseph Bollery au tome VIII de l'édition de *L'Œuvre complète* de Bloy, publiée par Bernouard en 1947 (p. 17-21), puis par Jacques Petit en 1975 dans *Œ XV* (p. 186-188).

8. « Les Premières Plumes d'un vieux dindon », *Le Chat noir*, 3<sup>e</sup> année, n° 145, 18 octobre 1884, p. 370. – A paru après la publication des *Propos d'un entrepreneur de démolitions*. N'a été repris en volume,

avec quelques variantes, qu'en 1905, dans *Belluaires et Porchers*, chap. VII (Œ II, p. 226-229).

9. « La Grande Vermine », *Le Pal*, n° 1, 4 mars 1885, p. 5-13. – A été publié en volume, comme les autres articles des quatre premiers numéros du *Pal*, par René Martineau (*Le Pal*, Stock, 1925, p. 1-13), puis par Jacques Petit (Œ IV, p. 39-42).

10. « La République des Vaincus », *Le Pal*, n° 3, 25 mars 1885, p. 65-78. – Quelques fragments repris dans *Le Désespéré* [chap. LXVI], dans l'article de Marchenoir, « Le Péché irrémissible » (éd. P. Glaudes, GF-Flammarion, 2010, p. 368-374). A été publié en volume par René Martineau (*Le Pal*, Stock, 1925, p. 64-75), puis par Jacques Petit (Œ IV, p. 68-73).

11. « L'Hermaphrodite prussien – Albert Wolff », *La Jeune Belgique*, 7<sup>e</sup> année, t. VI, n° 2, février 1887, p. 62-68. – Destiné à la cinquième livraison du *Pal*, qui ne put paraître faute de moyen. A paru dans *La Jeune Belgique* comme un extrait du *Désespéré* avant d'être repris dans la dernière partie du roman, « La Fin » [chap. LXVI], avec quelques modifications et ajouts (éd. citée, p. 375-385).

12. « Éloi ou le Fils des anges », *Gil Blas*, 10<sup>e</sup> année, n° 3310, 10 décembre 1888, p. 1. – Repris dans *Belluaires et Porchers*, chap. V, avec quelques variantes, dont une dédicace : « À Léon Bonhomme<sup>1</sup> » (Œ II, p. 214-220).

13. « Un voleur de gloire », *Gil Blas*, 10<sup>e</sup> année, n° 3331, 31 décembre 1888, p. 1. – Repris dans *Belluaires et Porchers*, chap. IV, avec des variantes, dont un long passage ajouté et une dédicace : « À Louis Gatumeau<sup>2</sup> » (Œ II, p. 207-213).

14. « La Babel de fer », *Gil Blas*, 11<sup>e</sup> année, n° 3345, 14 janvier 1889, p. 1-2. – Repris dans *Belluaires et Porchers*, chap. II, avec quelques variantes et une dédicace : « Au paysagiste Alphonse Coutélier<sup>3</sup> » (Œ II, p. 197-201).

15. « Le Cabanon de Prométhée », *La Plume*, n° 35, 1<sup>er</sup> septembre 1890, p. 45-60. – Repris dans *Belluaires et Porchers*, chap. I, avec quelques variantes dont une dédicace : « À Georges Rouault<sup>4</sup> » (Œ II, p. 186-196).

---

**1.** Léon Bonhomme (1870-1924), peintre avec lequel Bloy entretenait des relations amicales et qui a laissé un portrait de l'écrivain. **2.** Louis Gatumeau (1864-1925), ami de Bloy, représentant de la librairie Larousse, auteur, avec Fernand Fleuret, de *Quelques autres – Les Rageurs* (1905). **3.** Alphonse Coutélier, modeste peintre montmartrois, ami de Bloy, refusé au Salon d'automne malgré la recommandation de l'écrivain à Desvallières, qui faisait partie du jury. Voir *L'Invendable*, 17 et 28 septembre 1905 ; *Journal* I, p. 578 et 580. **4.** Le peintre Georges Rouault (1871-1958) se lie d'amitié avec Bloy à partir de 1904.

16. « Le Prince Noir », *La Plume*, n° 46, 15 mars 1891, p. 101-104. – Repris, avec quelques variantes, dans la seconde édition de *La Chevalière de la Mort* publiée par la Société du Mercure de France en 1896 (Œ V, p. 73-80).

17. « L'Incarnation de l'Adverbe », *La Plume*, n° 51, 1<sup>er</sup> juin 1891, p. 177-180. – Repris dans *Sur la tombe de Huysmans* (Œ IV, p. 348-357).

18. « Petite secousse », *Gil Blas*, 14<sup>e</sup> année, n° 4735, 4 novembre 1892, p. 1. – Repris dans *Belluaires et Porchers*, chap. XVIII, avec quelques variantes dont une dédicace : « À Louis Montchal<sup>1</sup> » (Œ II, p. 339-343).

19. « L'Archiconfrérie de la Bonne Mort », *L'Art moderne*, Bruxelles, 12<sup>e</sup> année, n° 49, 4 décembre 1892, p. 386-388. – Repris avec quelques variantes dans *Le Mendiant ingrat*, 5 décembre 1892 (*Journal I*, p. 46-49).

20. « La Langue de Dieu », *Mercure de France*, n° 39, mars 1893, p. 193-205. – Repris dans *Belluaires et Porchers*, chap. XIII, avec quelques variantes, dont une dédicace : « À René Martineau<sup>2</sup> » (Œ II, p. 306-315).

21. « L'Ami des bêtes », *Gil Blas*, 16<sup>e</sup> année, n° 5525, 9 mars 1894, p. 1-2, où il est précédé du surtitre « Histoires désobligeantes ». – Repris dans l'édition originale des *Histoires désobligeantes*, chap. XXXII, avec une dédicace : « À l'ami qui viendra sans être attendu » (Dentu, 1894, p. 357-369) ; puis, avec des développements nouveaux, dans *La Femme pauvre*, Première partie, chap. XIII et XIV (Œ VII, p. 79-88).

22. « Le Crétin des Pyrénées », *Mercure de France*, n° 57, septembre 1894, p. 2-12. – Repris en 1900, avec quelques variantes, en Première partie de *Je m'accuse...* (Œ IV, p. 165-174).

23. « Avant-propos », *L'Assiette au beurre*, n° 110, 9 mai 1903, p. 1854. – Repris, en 1905, avec quelques variantes, dans *Quatre ans de captivité* à

---

**1.** Louis Montchal (1853-1927), bibliothécaire à Genève, ami de Bloy avec qui il se lie en juin 1884 après avoir lu avec enthousiasme les *Propos d'un entrepreneur de démolitions*. Une profonde amitié commence, entretenue par une riche correspondance et par des rencontres régulières à Paris à partir de juillet 1885. Montchal est alors le confident des souffrances de Bloy et accompagne la genèse de son œuvre en lui apportant régulièrement un secours matériel et moral. Vers 1890, sa situation à Genève étant devenue intenable, Montchal s'installe à Dresde où il donnera des leçons de français. L'amitié des deux hommes, très vive jusqu'à la fin des années 1880, s'affaiblira alors insensiblement. **2.** René Martineau (1868-1948), bibliophile et critique littéraire, auteur de monographies consacrées entre autres à Tristan Corbière, Barbey d'Aureville et Bloy, pour qui il fut un ami fidèle et qu'il tenta de révéler au public avec son étude *Un vivant et deux morts : Léon Bloy, Ernest Hello, Villiers de L'Isle-Adam* (1901).



*Cochons-sur-Marne* (28 avril 1903) sous son titre initial, « Jésus-Christ aux Colonies » (*Journal I*, p. 475-478) ; puis, en 1909, dans *Le Sang du Pauvre*, chap. XII (*Œ IX*, p. 118-120). Ces deux reprises ont pour épigraphe « ... Est descendu aux enfers./ Symbole des Apôtres ».

24. « Avant-propos », *L'Assiette au beurre*, n° 111, 16 mai 1903, p. 1870. – Repris avec quelques variantes dans *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, 21 avril 1903, sous son titre initial, « L'Aristocratie des Maquereaux » (*Journal I*, p. 471-474).

25. « La Revanche de l'Infâme », article refusé par *L'Assiette au beurre*, juin 1903. – Publié dans *Quatre ans de captivité à Cochons-sur-Marne*, 2 juin 1903 (*Journal I*, p. 482-484).

26. « L'Apothéose de l'Idiotie », *La Flamme*, n° 14, 20 mai 1910, p. 69-79. – Repris, sous le titre « L'Apothéose de l'idiotie ou les Rois demandent une grenouille », dans *Le Vieux de la Montagne*, à la même date (*Journal II*, p. 148-153).

27. « Beethoven, par Vincent d'Indy (Henri Laurens Éditeur) », *Les Tablettes de la Schola*, 11<sup>e</sup> année, n° 5, février 1912. – Repris dans *Le Pèlerin de l'Absolu*, 1<sup>er</sup> février 1912 (*Journal II*, p. 265-269).

28. « Pilate XV », *Les On-dit*, n° 13, 28 septembre 1917, p. 9-10. – Fait partie des « inédits » recueillis par Jacques Petit en volume en 1975 (*Œ XV*, p. 275-278).

Les notes de Léon Bloy ou de la rédaction du journal sont appelées par un astérisque (\*) ; les nôtres sont appelées par un chiffre.

Les passages de la Bible sont donnés dans la traduction de Lemaître de Sacy. Les abréviations utilisées en référence sont celles de la Vulgate.

Dans les références bibliographiques situées en bas de page, nous avons utilisé les abréviations suivantes :

*Journal I-II*      *Journal*. Texte établi, annoté et présenté par Pierre Glaudes, Robert Laffont, « Bouquins », 1999.

*Journal in. I-IV*      *Journal inédit*. Édition établie sous la direction de Michel Malicet et Pierre Glaudes, Lausanne, L'Âge d'homme, 1996-2013.

*Œ I-XV*      *Œuvres de Léon Bloy*. Édition établie par Joseph Bollery et Jacques Petit, Mercure de France, 1956-1975.